

Un quotidien en trompe-l'œil

Bars et « nganda » à Brazzaville

« **A** Brazzaville, une parcelle sur deux est un nganda (1). Pour le vérifier, il n'y a qu'à se balader dans Brazza la verte. Regarder toutes les voitures en stationnement devant une villa : on se croirait à une cérémonie. Erreur. N'hésitez pas à vous mêler, pourvu que vous ayez la poche garnie. Brazzaville se transforme peu à peu en une cité de jouisseurs. En effet, chaque fois qu'un nouveau nganda voit le jour, les Brazzavillois ne cessent d'affluer. Pourtant la logique voudrait que ce soit le contraire qui se produise : plus il y a de nganda, moins il devrait y avoir de clients. Mais rien n'y fait à Brazzaville : les anciens comme les nouveaux nganda ne sont nullement inquiétés : les affaires sont florissantes » (2).

A la limite de l'auto-dérision que les Congolais pratiquent volontiers, ces propos sont aux bars de Brazzaville et à leurs succédanés, les « nganda », ce que la caricature est au portrait : un raccourci qui souligne, en se moquant, les traits saillants du modèle. Ils n'en sont pas moins significatifs d'une ambiance urbaine à la fois bruyante et feutrée où, par un mimétisme incontrôlé, malgré ou à cause de la crise, les bars font figure d'institutions sociales.

Ce succès embarrasse et inquiète. C'est qu'ici, dans cette capitale administrative faussement désœuvrée, on profite parfois sinon souvent, des « récréations » de la mi-journée pour se répandre dans les quartiers populaires, à la recherche du dernier nganda dont on parle.

Le soir ou le week-end venu, notamment en fin de mois, ces débits de boisson officiels ou « clandestins » refusent du monde. A l'intérieur, autour de la bière, on rejoue le dernier match de football entre les équipes vedettes du pays, « Diabes noirs » et « Étoile du Congo ». A côté, on pronostique à voix à peine basse sur les chances de tel ministre de demeurer au gouvernement. L'œil vagabonde et s'attarde, gourmand, sur cette élégante en pagne, croisée

on ne sait plus où. Il y en a tellement maintenant ! Bref, Brazza la verte « vit », sur fond sonore de Kassav, de Youlou Mabiala, de Zaïko ou Franco, constamment repris (3).

Simple lieu de consommation populaire ou exutoires publics, le bar et le *nganda* cristallisent ainsi tout le « mal congolais », dont le relâchement de la conscience professionnelle au profit d'un certain épicurisme bon enfant apparaît comme le signe le plus patent, donc le plus décrié. En particulier là où tout est grossi, amplifié. Comment ne pas considérer ces débits de boisson à la fois comme symptômes de contradictions et miroirs sociaux ?

Des lieux typiques

Considérons d'abord le bar. D'après les services municipaux, il y en aurait aujourd'hui près de 350, officiellement déclarés. Chiffre sans doute très en deçà de la réalité et fondé sur une comptabilité peu fiable : c'est au propriétaire à déclarer son établissement et cette « auto-déclaration » n'a, évidemment, que peu d'adeptes.

Il en résulte que notamment dans les quartiers excentrés, difficilement accessibles, de nombreux bars ont pignon sur rue et réalisent des affaires prospères, étant des pôles d'animation. On compterait plus de 1 000 débits de boisson à Brazzaville, soit en moyenne 1 bar pour 500 habitants (4).

L'histoire des bars colle intimement à celle de la ville (5). Le premier signal est sans doute l'achèvement en 1934 de la voie ferrée Congo-Océan qui relie Brazzaville à Pointe-Noire, débouché maritime de l'AEF dont le Congo est à cette époque la plaque tournante. L'afflux des migrants vers cet « Eldorado » colonial crée les « Brazzavilles noires », ces quartiers populaires où s'entassent, au gré des affinités et des origines, les migrants : déjà un « marché » à conquérir. Balandier note que « ... sur quarante-six débits de boisson (en 1933) installés dans les deux grands villages du périmètre urbain, quarante appartenaient à des Européens qui les avaient ouverts et les géraient dans des conditions irrégulières » (6).

(1) *Nganda* : débit de boisson non déclaré.

(2) F. Mabiala, « Brazzaville, cité des jouisseurs » ?, *Congo-Magazine*, n° 12, Mars 1986, p. 57.

(3) Kassav : groupe antillais installé à Paris. Youlou Mabiala : chanteur Brazzavillois, leader de l'orchestre « Kamikaze ».

Zaïko : orchestre de Kinshasa.

Franco : leader de l'orchestre OK Jazz (Kinshasa).

(4) Brazzaville comptait, au recensement de 1984, 585 812 habitants.

Cf. *Recensement général de la population et de l'habitat, 1984. Résultats définitifs*, Brazzaville, 1987, vol. 3, tome 1, p. 3.

(5) Sur « l'histoire » des bars et leur poids social voir notamment : *la Sociologie des bars*, Département de Sociologie, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, 1985, ronéo, (à paraître).

(6) G. Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, FNSP, 1985 (2^e éd.), p. 24.

En fait, c'est au lendemain de la Deuxième guerre mondiale et dans les années 50 que les bars apparaissent véritablement. Les musiciens de la première génération qui ont fait leurs classes dans les fanfares et les chorales des missions religieuses, les Wendo, Paul Kamba, D'Oliveira, Bukasa, etc, sont les premiers « piliers » des bars. Ils créent les orchestres de variétés qui chantent la ville et ses problèmes. Ces groupes ont pour nom « Congo-Rumba », « Victoria-Brazza », « Jazz-Bohème », etc. Eclectisme des noms, eclectisme des rythmes et des instruments. Outre la guitare et l'accordéon, on introduit la « sanza » traditionnelle (7), la clochette, les hochets et les tambours (8). Le bar accueille ces orchestres.

Il est ici, pour la société « indigène » que la ville « blanche » tient soigneusement à l'écart, un lieu de retrouvailles sur le modèle de l'arbre à palabre ou du *mbongi* (9) traditionnel. On s'attable autour d'une piste de danse pour célébrer un mariage (encore rare) ou un « retrait de deuil ». Événement-prétexte pour se retrouver et étaler sa maîtrise des danses européennes (tango, polka) ou exhiber (déjà) sa « sape » (10). On se regroupe en associations d'originaires pour affronter l'isolement et le stress urbain, reconstituer les cercles de famille que l'individualisme menace.

Les chansonniers amplifient les moindres faits de cette « société urbaine » qui se met progressivement en place. Certains de leurs textes disent que la ville effraie. Elle est sans pitié et la femme, encore rare, donc convoitée par tous ces travailleurs que la ville attire, focalise la plupart des airs à la mode. Armé de sa *sanza*, Antoine Mundanda remporte un franc succès avec un titre : « *Nzila ya ndolo* », (11) qui dépeint les mésaventures d'un néo-citadin perdu dans Brazzaville et Léopoldville, les deux métropoles.

Plus tard, grâce au bar et à la production des orchestres, notamment au cours de la décennie 55-65 qui marque sans doute leur âge d'or, un véritable pont musical s'établit entre ces deux villes. Par emprunts réciproques, mais sur un fond de rivalité latente, les orchestres de la deuxième génération font et défont le succès des bars. Ces musiciens ont pour nom « Rossignol », « Kallé », « Roche-reau », « Franco », « Vicky », « Essous », « Nino », etc. Le cha-cha et la rumba saluent les Indépendances, pleurent Lumumba ou scandent la « Révolution » congolaise d'août 1963. Le tout sans pour autant abandonner les thèmes classiques : l'amour, l'argent,

(7) *Sanza* : instrument traditionnel de musique fait de lamelles métalliques ou en bois assemblées et fixées sur une caisse sonore.

(8) S. Bemba, *50 ans de musique du Congo-Zaïre*, Paris, Présence africaine, 1984, p. 34.

(9) *Mbongi* : terme kongo désignant un

foyer ou un lieu de retrouvailles villageois.

(10) « Sape » : mise vestimentaire coûteuse et recherchée. Sur l'impact actuel de ce phénomène d'exhibition chez certains jeunes congolais, voir notamment J. Gandoulou, *Entre Paris et Bacongo*, Paris, CCI, 1984.

(11) Littéralement : « Le chemin de la prison ».

la mort. Les orchestres contribuent ainsi à faire du bar un lieu incontournable de et dans la société urbaine : « Zéka bar », « Café Rio », « Vis-à-Vis ». « Un, deux, trois » à Kinshasa, « Chez Faïgnon », « Elysée Bar », « Pigalle », « Super Jazz » à Brazzaville, autant d'enseignes aux noms magiques, synonymes d'ambiances et « d'ambianceurs. »

Sous-produit du bar, le *nganda* est d'apparition plus récente. Une chanson du Zaïrois Franco en mentionne l'existence en 1965 (12). Au sens premier, le *nganda* est un bivouac de pêcheurs dans le Nord-Congo. Dans l'espace urbain, il désigne un débit de boisson semi-clandestin ou clandestin et — métaphoriquement — un lieu où « il fait bon vivre ».

A la différence du bar, le *nganda* n'est plus cet endroit bruyant et raccolleur. Autant pour éviter les contrôles que par souci de discrétion, il se cache : lumières tamisées, absence d'enseigne, publicité de bouche à oreille, etc. De plus, la barrière entre l'espace public et l'espace privé s'estompe ou s'abolit : alors que le bar occupe généralement toute une parcelle, certains *nganda* s'établissent dans une cour domestique ou, carrément dans la salle de séjour d'une villa.

Différences également dans la consommation. Si dans le bar « on boit », au *nganda* et notamment dans les plus côtés, on « déguste » : bières importées, vendues à des prix prohibitifs, brochettes, grillades, etc. Bref, un service plus « personnalisé », pour une clientèle d'habitues se voulant « chic ».

Un (pseudo) théâtre permanent

Ces différenciations et les statuts sociaux qu'elles sont censées exprimer font des bars et des *nganda* des théâtres familiers où, consciemment, les Brazzavillois se « mettent en scène » de façon permanente, autour d'une boisson prétexte : la bière.

Bien qu'elle soit en effet un geste banal de la plupart des « citadins » africains, la consommation de la bière paraît cependant prendre ici des proportions peu communes : il n'y a pas d'événement, de conversation qui ne s'engage ou ne se conclue devant un verre de bière.

Bien plus, dans les bars, il n'est pas rare désormais de voir des jeunes gens se lancer des « défis » en nombre de casiers de bière consommés. Pour d'autres, le « meilleur moment » d'un enterrement — autre « must » du quotidien brazzavillois — est... le retour sur

(12) « Nganda Maboke naboyi » : c'est-à-dire « l'époque des *nganda* est révolue pour moi ».

les lieux du *matanga* (13) où la famille éprouvée offre généralement de la bière en guise de rafraîchissement. Bière importée pour les invités ou co-invités de marque, bière locale pour les autres et pour les badauds.

L'une de ces bières locales est ici largement plébiscitée en raison paraît-il et entre autres, de ses « pouvoirs aphrodisiaques ». Elle se baptise « bière du pays », on la surnomme « *ébandé kilo* » c'est-à-dire littéralement, « métal lourd ». A l'opposé, la *kronenbourg* locale est dite « eau de ruisseau ». Les bières importées (Beck's, St Pauli, Castell, Regla) sont quant à elles réservées aux « gens bien » qui, à l'occasion, viennent pour « voir et être vus » (14).

La conjoncture économique aidant, aujourd'hui, les débits de boisson « formels » (les bars) et « informels » (les *nganda*) se multiplient à grande vitesse, sans doute parce qu'ils fonctionnent « à la bière ». Les habitudes de consommation, la forte demande urbaine, un certain désœuvrement généralisé et surtout le poids des charges socio-économiques quotidiennes expliquent peut-être cette prolifération.

Tous ces facteurs garantissent la rentabilité de ce « petit/grand » commerce urbain : dans un contexte de débrouillardise économique accentuée, où la plupart des « créneaux » paraissent saturés, la vente déclarée et surtout clandestine de bière et des autres boissons rafraîchissantes se porte bien. En dépit d'une concurrence impitoyable, elle est considérée par les Brazzavillois comme « le seul commerce qui reste » parce que « la boisson ne pourrit jamais ». Rien d'étonnant à ce que, aujourd'hui, dans l'espace urbain, non seulement les *nganda* dament le pion aux bars, mais suscitent également çà et là des vocations forcées ou inattendues de « commerçant ». En fait, une activité de survie ou de compensation pour les classes et couches moyennes durement touchées par la crise et qu'exercent en particulier les femmes. Signe des temps (?), celles-ci assument de plus en plus à Brazzaville la lourde charge de « chef de ménage ». Deux chercheurs notent à cet effet l'apparition à Brazzaville d'un type de femme : « ... célibataire et chef de ménage, ayant un statut professionnel autonome, et qui s'est forgée un espace social indépendant de l'homme, même si un ou deux hommes l'aident ou l'ont aidée à y parvenir » (15).

Ces contraintes socio-économique et les conséquences qui s'y rattachent incitent donc à dépasser une certaine approche folklorisante et touristique des bars et des *nganda*. Elles obligent le sociologue, au-delà de l'apparente théâtralité des attitudes et comporte-

(13) *Matanga* : veillée mortuaire.

(14) H. Ossebi, *La Bière et le bar à Brazzaville : Primus contre Kronenbourg*, Brazzaville, 1986, dactyl., (à paraître).

(15) B. Villarreal-Gruénais et H. Nsika-

Kaya, « Vers un nouveau statut des femmes à Brazzaville : attitudes et comportement. Quelques hypothèses », *Cahiers du Grasu* (Brazzaville), n°1, Oct. 1987, p. 53.

ments affichés par les consommateurs, à considérer ces endroits comme de véritables institutions urbaines.

Condition et garantie du succès de celles-ci, la bière y sert d'excuse. Boisson euphorisante s'il en est, elle offre aux « ambian- ceurs » et aux paumés un passeport pour le rêve en public. Sur- tout, elle protège les langues qui se délient et les contestations qui s'insinuent. Elle contribue enfin, à travers le désordre qu'elle introduit ou qu'elle attise, à révéler le « refoulé social » de ces temps qui déroutent.

Comment dès lors s'étonner que ces endroits soient des relais, sinon des émetteurs permanents de la rumeur, la célèbre « Radio Trottoir » tant décriée et si puissante ? (16). Car, réputés frondeurs et fortement politisés, les Brazzavillois pratiquent, en ces lieux et moments privilégiés, le « détournement » de la parole et la déri- sion. Le rapport de forces, inégal face aux médias officiels, sem- ble ici, dans ces espaces permissifs par excellence, se transformer en faveur de « l'homme de la rue ».

Tandis qu'au « centre-ville » tôt couché, les gratte-ciel des deux capitales se toisent de part et d'autre du fleuve, dans les bars et les *nganda*, la parole se prend et s'échange. En clair ou en codé. Les Brazzavillois rient, chantent et refont le monde. En trompe-l'œil.

Henri Ossebi

*Université Marien-Ngouabi
Département de Sociologie*

(16) « Radio-Trottoir » : terme générique pour désigner l'opinion publique et, à pro- pos d'un événement réel ou fictif, la rumeur.